

tion supérieure, relativement à sa population. Il faudrait réduire un peu sous ce rapport, pour concentrer sur les établissements primaires une partie des efforts et de l'attention qui a été absorbée jusqu'ici par une éducation supérieure trop répandue.

Le rapport montre, à ce propos, les avantages du système combiné d'enseignement classique et commercial adopté dans plusieurs collèges et petits séminaires.

L'enseignement que la jeunesse reçoit dans ces institutions me paraît être celui qui convient davantage à la généralité des élèves. Sur le nombre des enfants qui entrent dans un collège classique, la proportion est considérable de ceux qui ne finissent pas leurs cours, et l'on sait qu'un cours classique tronqué vaut bien peu pour l'avenir. C'est à ces derniers surtout que le cours commercial préliminaire est destiné à être utile, car les élèves qui l'auront suivi, s'ils ne continuent pas leurs études collégiales, entreront dans le monde au moins avec des connaissances pratiques, dont ils pourront tirer bénéfice immédiatement.

Déjà, les bons effets de ce programme se font sentir. Les élèves qui sortent du collège, après avoir fait un cours commercial, sont reçus, de préférence à tous autres, comme commis chez nos grands négociants, et ils reçoivent tout de suite un salaire convenable.

Cette réforme de l'organisation scolaire se reflète dans nos statistiques. Ainsi, au chapitre des élèves apprenant la tenue des livres, nous trouvons les chiffres suivants :—1872, 6,713 élèves ; 1876, 13,383.

De plus, il faut bien remarquer que des académies bien dirigées comme, par exemple, l'école commerciale du Plateau, à Montréal, qui compte 481 élèves, ont dû être placées dans nos statistiques sous le titre d'académies, avec les autres écoles de ce nom, bien qu'elles méritent, par comparaison, d'être inscrites parmi les collèges. Tout le monde connaît la supériorité de l'enseignement fourni par ces institutions.

Bref, je puis affirmer que les critiques que l'on formule encore contre l'insuffisance de l'éducation *pratique* dans notre province, ne s'appliquent plus qu'au passé.

Le *Journal de l'Instruction Publique*, qui publie ce rapport, le fait suivre de considérations sérieuses sur la nécessité de continuer la réforme de l'éducation. Il cite la dernière loi de Québec sur cette matière, et il insiste sur la clause qui enlève aux municipalités le choix des livres d'études ou de prix, pour réserver ce choix exclusivement au surintendant. Puis, après avoir comparé notre position à celle des autres pays, il adresse un appel chaleureux à la jeunesse canadienne pour l'inviter à seconder ce mouvement, dont elle sera la première à profiter. Nous extrayons de cet article le passage suivant :

La jeunesse canadienne doit comprendre quelle responsabilité retombe sur ses épaules. Il s'agit pour le Canada du *struggle for life*, de la lutte pour l'existence, comme l'a dit l'hon. M. Chapleau, dans l'admirable discours qu'il a prononcé en proposant la loi à l'Assemblée Législative, et les jeunes gens doivent se préparer aux combats de l'avenir. Ah ! si ces lignes pouvaient leur parvenir à tous, nous leur dirions :

Sachez bien, jeunes amis, vous qui serez appelés bientôt à servir votre pays d'une manière ou d'une autre, dans la politique ou dans le clergé, dans les arts ou dans l'industrie, dans les professions ou dans les métiers ; vous qui remplacerez bientôt les hommes à qui sont confiées les destinées de notre pays ; sachez bien, vous qui avez encore du temps devant vous, que le succès appartient au travail, au travail seul. Ne comptez pas sur le lendemain pour vous préparer à votre mission : le présent est votre seul capital ; ne le dissipez pas follement. Ah ! si vous connaissiez le prix du temps ! Croyez-en une génération qui se donne à vous comme un exemple à fuir, ne perdez point votre temps. C'est une perte irréparable. Car, ne l'oubliez pas, le temps bien employé donne, non seulement la science ou l'instruction, mais surtout cette aptitude au travail qui manque à ceux qui n'ont pas travaillé étant jeunes. On voudrait réparer le temps perdu ; on n'en a pas l'aptitude, même quand on en a le désir. Travaillez donc, songez à l'avenir. A mesure que notre pays avance en âge, ses besoins augmentent et les conditions de son existence publique se modifient ; en même temps le niveau des intelligences s'élève. Il faut que chacun suive cette progression, à peine de ne compter pour rien dans le monde. Il fut une époque dans ce pays où il suffisait d'avoir du caractère pour accomplir sa mission ; mais cette époque est déjà bien loin derrière nous ; il faut aujourd'hui et du caractère et de l'instruction. Les qualités morales ont toujours leur valeur, mais, à moins d'être fortifiées par une solide instruction, elles n'arrivent pas à exercer leur empire dans une société où l'instruction est généralement répandue. Les hommes d'hier ne suffiraient pas à la tâche d'aujourd'hui ; et ceux-ci mêmes seront au-dessous de la tâche de demain. Telle est la marche des esprits, surtout dans un pays comme le nôtre, qui n'en est qu'à la première période de son développement. Qu'arrivera-t-il si la jeune génération d'à présent néglige de se préparer à l'avenir par des études sérieuses ? Elle failira

à sa mission, elle ne pourra répondre à l'appel quand le pays réclamera sa présence dans les rangs de sa milice active. Sa place sera tenue par les plus vieux, qui vraisemblablement s'attarderont dans la routine, ou par les plus jeunes, qui peut-être voudront aller trop vite. Ce danger est sérieux. Il y a toujours trois générations dans la vie militante : la vieillesse, l'âge mur, la jeunesse. C'est l'âge mur qui doit régler le pas du progrès national. Si l'âge mur faillit à cette mission, il s'ensuit une lutte entre la vieillesse et la jeunesse, c'est-à-dire entre la réaction et la révolution. Travaillez donc, jeunes gens, afin de prévenir ce conflit : c'est la patrie qui vous le demande !

Ces réflexions sont on ne peut plus justes. Elles s'adressent à tout le monde, aux classes professionnelles comme aux autres classes de la société. On remarque, depuis quelques années, une apathie étonnante et déplorable pour l'étude et l'avancement intellectuel, même parmi les hommes de professions. On ne travaille pas, si ce n'est pour un but immédiat de lucre. Une telle situation, en se prolongeant, ne pourrait que conduire à l'abaissement du niveau intellectuel et à la décadence nationale. A. G.

### LES CANADIENS A PARIS

Nous extrayons le passage suivant de la dernière correspondance parisienne de M. Frédéric Gaillardet au *Courrier des Etats-Unis* :

Une des préoccupations de Paris, c'est le succès obtenu au Théâtre-Italien par Mlle Albani, dans les opéras de *Lucia*, de *Rigoletto* et de la *Sonnambula*, les seuls qu'elle ait encore joués. La jeune cantatrice a rappelé la foule au théâtre Ventadour dont elle avait oublié le chemin. Chaque soir, elle est applaudie à outrance, rappelée et couverte de fleurs. C'est une ovation méritée, car Mlle Albani a une voix d'une force et d'une étendue rare, qu'elle manie avec un art merveilleux. Elle n'a pas l'agilité de la Patti, qui chante naturellement comme un oiseau, mais elle a un style plus pur, plus grandiose. Elle est incomparable dans les récitatifs et dans les morceaux de sentiment. Sa voix etsa méthode ont une certaine analogie avec celles de la Neillson, et elle est très-remarquable comme actrice. Son succès a comblé de joie et d'orgueil tous les Canadiens qui se trouvent à Paris, car vous savez que Mlle Albani est née au Canada et s'appelle Emma Lajeunesse. Plusieurs de ses compatriotes ont voulu la remercier de l'honneur qu'elle fait à leur pays, et parmi eux je citerai le juge Berthelot, de Montréal, et le sénateur Fabre, accompagnés de leurs femmes, dont l'un est de Québec et l'autre de Montréal. Le sénateur Fabre est le fils du libraire qui fut, pendant longtemps, l'agent du *Courrier des Etats-Unis* à Montréal. C'est un homme non moins distingué que le juge Berthelot, que j'avais connu à Montréal en 1844.

C'est donc avec un véritable plaisir que j'ai retrouvé à Paris ces messieurs et que j'ai applaudi avec eux la grande artiste qui représente si noblement leur pays en France, dans ce moment. Mlle Albani parlant le français le plus pur, je m'étais dit qu'elle serait une acquisition précieuse pour notre Grand Opéra, et j'allais suggérer l'idée à M. Halanzier lorsque j'ai appris que M. Gye, le directeur du théâtre de *Covent Garden*, dont Mlle Albani fait partie, m'avait devancé en traitant avec M. Halanzier pour faire alterner sa troupe italienne de Londres avec la troupe française de Paris sur notre grand théâtre, pendant l'Exposition de 1878. Le Canada contribuera donc largement aux attractions de Paris dans la personne de Mlle Albani, sans compter tout ce qu'enverra à notre Exposition le génie de ce petit peuple devenu grand par son intelligence, sa persévérance et sa probité.

Voici comment le correspondant de Paris au *New-York Herald* parle de Mlle Lajeunesse :

Le succès d'Albani aux Italiens est un de ces événements qui malheureusement deviennent de plus en plus rares à l'Opéra. Pour un de ces triomphes, combien de centaines ou plutôt de milliers de fiascos n'avons-nous pas à enregistrer !

Cette fois, c'était pour Albani la grande épreuve qui allait fixer définitivement sa position exacte.

De fait, cette épreuve lui a donné tout le prestige requis, et l'a de suite placée à la tête de sa profession.

À l'exception d'Adelina Patti, qu'on ne doit pas classer parmi les *prima donna*, en autant qu'elle est, à proprement parler, un phénomène musical, Albani est reconnue par les Parisiens pour la première en Europe aujourd'hui.

Or, on sait que, lorsque les Parisiens ont jugé, il n'y a plus d'appel, et M. Gye peut maintenant exiger pour les services d'Albani le prix qu'il lui plaira.

L'enthousiasme qu'elle soulève est extraordinaire et rappelle les plus beaux jours des Italiens. Le résultat pécuniaire est correspondant. Le premier soir qu'Albani a paru, la recette n'a été que de \$1,000 ; le second, elle a monté à \$2,600, et demain elle atteindra le maximum de \$3,200. Les loges se prennent rapidement pour les derniers cinquante soirs de la saison,

et M. Esudier essaye maintenant de porter de dix-huit à quarante le nombre des représentations qui restent à donner. Je ne crois pas qu'il réussisse, car il y a trop d'expérience pour ignorer qu'en retirant Albani juste à l'apogée de son triomphe, il lui assure un plus bel engagement quand elle voudra revenir à Paris. D'autant plus que M. Esudier devrait être content, vu que cette artiste distinguée a relevé les finances des Italiens et que, lorsque son engagement actuel expirera, elle lui aura permis de couvrir les grandes pertes qu'il a subies au commencement de la saison.

M. le sénateur Fabre et Mme Fabre étaient présents à un bal donné au Palais de l'Élysée, par le président de la république française, M. le maréchal de MacMahon, dans le cours du mois de janvier.

On écrit de Paris que l'hon. juge Berthelot, en ce moment dans la capitale du monde artistique, a offert un dîner à notre compatriote, Mlle Emma Lajeunesse. Une trentaine de Canadiens de passage à Paris assistaient à cette petite fête de famille organisée à l'étranger en l'honneur de l'Albani.

### REVUE DE LA SEMAINE

#### ORIENT

Il n'y a aucun changement important à signaler dans la situation en Orient. La Porte a continué, seulement, les négociations entamées avec la Serbie et le Monténégro sous l'administration de l'ancien Grand-Vizir, Midhat Pacha. Elle se montrerait même disposée aux concessions, pour gagner les provinces révoltées. Mais rien n'indique jusqu'ici que ces démarches aient eu beaucoup de succès. Le théâtre des négociations a été transféré de Pesth, la capitale de la Hongrie, à Constantinople même, où le prince de Serbie et le prince du Monténégro ont envoyé des représentants. C'est un fait inouï depuis le commencement des difficultés. Le premier-ministre serbe s'est rendu lui-même à Constantinople.

En Russie, on annonce le remplacement du prince Gortschakoff comme premier-ministre par le général Ignatieff, le ministre russe à Constantinople, et Pennem bien connu des Turcs. Le gén. Ignatieff personnifie la politique suivie par la Russie en Orient depuis vingt ans. Il a été l'âme du parti *pan-slaviste* depuis la guerre de Crimée. Il représentait jusqu'à ces derniers temps le gouvernement du Czar à Constantinople, où il a fait partie, comme plénipotentiaire russe, de la fameuse Conférence internationale. Il a laissé la capitale turque aussitôt après la dissolution de cette Conférence, en même temps que la plupart des ambassadeurs étrangers. Il n'est pas moins renommé, cependant, pour sa prudence et son esprit diplomatique, que pour sa haine à l'égard des Turcs. Sa nomination comme premier-ministre du Czar, que le télégraphe a annoncée, mais qui n'est pas encore confirmée, aurait une signification grave dans les circonstances présentes.

La Turquie mène de front les négociations diplomatiques et l'organisation de son armée. D'après quelques journaux, elle serait en état de soutenir une guerre acharnée, et ses forces sont de beaucoup plus grandes qu'en 1853. C'est aux Etats-Unis que le gouvernement du sultan s'approvisionne d'armes et de munitions. Des commandes nouvelles arrivent chaque semaine, en même temps que les envois partent des ports américains pour la Méditerranée.

On a voulu voir une relation entre ce fait et la présence de la flotte russe dans les eaux américaines. En prévision d'une guerre immédiate, on disait que cette flotte devait avoir pour mission de guetter et de saisir tous les transports turcs qui arriveraient dans les ports américains ou qui en sortiraient. Mais il y a déjà deux mois que le Czar a envoyé son escadre dans l'Atlantique, et la guerre n'est pas déclarée. Ce répit, si c'est un répit, a été mis à profit par la Turquie. Il est assez curieux que ce soit ainsi les Etats-Unis, que l'on disait les alliés de la Russie, qui fournissent à la Turquie ses moyens de résistance.

On a attribué aussi, dans le temps, un autre but à l'expédition de la flotte russe : celui de bloquer les ports canadiens au printemps, dans le cas où une guerre générale eût éclaté en Europe pendant l'hiver, et où la Russie et l'Angleterre se seraient trouvées en conflit. Mais cette rumeur manquait un peu de vraisemblance, car il est probable que, dans l'hypothèse d'une guerre continentale au printemps, la Russie serait assez occupée chez elle pour ne pas songer à inquiéter les colonies de l'Angleterre.

La cause turque n'a pas de partisans plus dévoués et plus chaleureux en Europe, actuellement, que les Hongrois. Des manifestations hostiles à la Russie et favorables à la Turquie, ont lieu chaque jour dans l'Autriche-Hongrie. Il est vrai que le gouvernement ne prend aucune part à ce mouvement, et qu'il garde une attitude indifférente à l'égard de la Porte ; mais ces démonstrations populaires ne sont pas moins un indice certain du sentiment de la nation. L'Autriche-Hongrie occupe une position importante comme puissance limitrophe de la Turquie et de la Russie, et si la guerre éclatait, elle aurait à jouer un rôle actif. Dans ce cas, il est facile de prévoir, quelles que soient les dispositions personnelles des gouvernements hongrois et autrichiens, que la politique de l'empire devrait être conforme au sentiment général du peuple. Ainsi, l'Autriche supporterait vraisemblablement la Turquie contre la Russie. De

cette façon, la Serbie et les autres provinces révoltées se trouveraient prises entre deux feux.

La Sublime Porte a été particulièrement sensible à une démonstration touchante dont elle a été l'objet tout récemment de la part de la jeunesse universitaire de Hongrie, qui s'est réunie en masse, sous la direction de ses professeurs, pour voter une adresse de sympathie et d'encouragement au peuple turc. Cette adresse, qui regorgeait d'invectives contre la Russie, fut portée solennellement à Constantinople par une députation de jeunes étudiants hongrois, et présentée au sultan lui-même. Les envoyés furent reçus à bras ouverts et fêtés avec enthousiasme par le Divan, et par toute la population turque sur leur passage. Ce fut une véritable ovation, et le télégraphe affirme que le jour de l'entrée des jeunes Hongrois dans Stamboul, on vit plus d'un vieux musulman verser des larmes d'attendrissement. Il y avait de quoi s'attendrir, en effet. Mais les Turcs auraient eu tort de voir, dans cette manifestation enthousiaste et plus ou moins réfléchie, l'indice d'un amour exagéré du Croissant chez le peuple hongrois, lorsqu'il n'y a, au fond, rien autre chose qu'un sentiment violent de haine pour la Russie.

Une nouvelle insurrection s'est déclarée dans la Bosnie, à l'extrémité occidentale de la Turquie. Il est aussi rumeur que le Monténégro a accepté les offres de la Porte, et que le prince Nicolas a fait sa soumission. On signale un mouvement de concentration des forces turques dans le bas Danube, sur la frontière de la Bulgarie et de la Roumanie. Le Divan a le soin de rappeler, de temps à autre, au public que les hostilités reprendront le 1er mars, si la Serbie ne règle pas le différend de bon gré avant cette date. D'un autre côté, suivant une dépêche des derniers jours, il y aurait des espérances sérieuses d'une entente, et le Grand-Vizir aurait déclaré publiquement, il y a quelques jours, qu'il était sûr de faire accepter un arrangement à la Serbie avant une semaine.

#### ÉTATS-UNIS

Le comité du Congrès n'a pas encore terminé ses travaux, mais sa décision finale est considérée comme certaine maintenant. Il a déjà attribué les votes de la Floride aux candidats républicains, et on prévoit qu'il agira de la même façon pour la Louisiane et la Caroline du Sud. M. Hayes sera ainsi proposé comme président par ce comité, où les membres votent rigoureusement selon leurs sympathies politiques, les huit républicains se trouvant toujours du même côté contre les sept démocrates. Reste à savoir comment le Congrès acceptera le verdict de ce jury si peu impartial. Et le temps presse, puisque le terme du président Grant expire le 4 mars. A. GÉLINAS.

### LES ELECTIONS CIVIQUES À MONTREAL

La nomination des conseillers pour les honneurs civiques, dans notre ville, a eu lieu jeudi, le 15 courant.

L'hon. J. L. Beaudry et M. F. David ont été proposés pour la Mairie. Il n'y a pas eu de candidat anglais, contrairement à ce qu'on avait dit. M. Péchevin Stephens, qui avait annoncé sa résolution de laisser poser sa candidature, a renoncé ensuite à son projet. La question de concurrence est ainsi réglée, et le pacte des trois nationalités reste en force. Nos concitoyens anglais ont fait preuve de tact en cette circonstance. Ils ont refusé d'encourager une tentative qui aurait pu avoir des résultats fâcheux pour eux et pour toute la ville.

Il y avait, en outre, dix nominations à faire pour les sièges d'échevins. Il y a eu élection par acclamation dans les quartiers suivants :

Quartier Saint-Antoine, l'échevin Thomas Hood, réélu ; Quartier Centre, l'échevin McCord, réélu ; Quartier Ouest, l'échevin Stephens, réélu ; Quartier Est, l'échevin Thomas Wilson, réélu ; Quartier Saint-Jacques, l'échevin Robert, réélu.

Il y a eu contestation dans les quartiers suivants :

Sainte-Anne, M. Péchevin McShane et M. Patrick Kennedy ; Saint-Louis, M. Charles Berger et M. Michel Laurent ; Saint-Laurent (il y a six candidats dans ce quartier), MM. Péchevin J. E. Mullin, W. Kennedy, O. J. Devlin, J. Watkins, W. P. McGuire, John Short ; Sainte-Marie, M. Charles Thibault et M. J. B. Martineau.

La démission de M. Z. Chapleau a nécessité une élection spéciale, en outre des neuf élections ordinaires. M. Généreux a été élu par acclamation en remplacement de M. Chapleau.

### « LA REVUE DE MONTRÉAL »

Nous saluons l'apparition d'une nouvelle *Revue* mensuelle qui va bientôt paraître sous ce nom, et qui se publiera à Montréal. Le premier numéro doit sortir cette semaine. On trouvera plus loin l'annonce relative à cette publication. Il suffit de lire la liste des directeurs et rédacteurs de cette nouvelle *Revue*, pour pouvoir lui prédire un succès complet. Cette liste s'ouvre par le nom de M. R. Bellemare, un vétéran du journalisme et des lettres canadiennes, dont le nom seul est une recommandation, et elle se termine par celui de M. l'abbé Verreau, un autre écrivain national, qui ne fait pas moins d'honneur à notre littérature. M. l'abbé Chandonnet sera aussi, croyons-nous, un des principaux collaborateurs de la *Revue de Montréal*.

Nous offrons nos souhaits sincères de succès au nouveau confrère.